

Et, sans rechercher davantage les causes qui font oublier dans l'éclat de tous ces centenaires triomphants les états de service des petits groupes, qui modèlent d'une façon si inconsciente les vieux souvenirs aux conceptions ou aux ambitions du présent, nous nous demandons si, du moins, en dehors des fêtes où leur place est si petite, les héros lointains des premières églises d'Amérique songèrent qu'un jour des milliers de leurs compatriotes seraient en butte, dans cette Nouvelle-Angleterre même, fécondée par leur travail et leur prière, à d'inexplicables persécutions.

Il est vrai que les rôles sont maintenant renversés et que là où des évêques français dirigeaient des diocèses de langue anglaise, on trouve aujourd'hui des évêques irlandais, ou, si l'on veut, irlando-américains, à la tête de diocèses dont la majorité des fidèles est de langue française. Le changement en soi, n'aurait peut-être rien qui ne fût acceptable, si avec la conquête du pouvoir on n'eût développé en même temps un ardent désir de le conserver en dépit des changements ethniques qui rendirent possibles l'avènement des successeurs de Mgr de Cheverus ou de Mgr Flaget. C'est, on s'en rappelle, de ce désir ardent de contrôle que sont nés tant de moyens divers employés pour maintenir sous une domination qui ne cède pas les éléments nouveaux qui sont venus établir leur foyer dans la république américaine et y jeter à pleines mains une riche et abondante semence catholique. Puis, qui ne se rappelle les luttes soulevées aux portes mêmes des églises, les revendications énergiques entreprises par les nouveaux venus qui, déjà fiers d'avoir conquis une large place au soleil, constatèrent avec une infinie tristesse qu'il leur faudrait, sur plusieurs points, mendier jusqu'à la parole de Dieu. Libres sous une constitution libre, munis de tous les privilèges politiques de leur nouvelle patrie, considérés et respectés de leur entourage jusque dans leur caractère national, c'est à l'église qu'ils entendirent les premières paroles inhospitalières et c'est des pasteurs auxquels ils confiaient le salut de leurs âmes qu'ils apprirent les premières nouvelles de désespérance et que leur race devait mourir. Mais pour qu'une race meure il faut qu'elle le veuille, et il en est qui ont survécu au morcellement de leur territoire ou aux plus brutales agressions. Nous avons là en quelques lignes, l'histoire du groupe franco-américain. Il a voulu vivre, et il vit.

Et s'il a rencontré, s'il rencontre encore quelques obstacles à son développement, cela est dû surtout à la fausse con-